

Vincent GENY

MALEBRANCHE HÉRITIER DE MONTAIGNE : UN APPROFONDISSEMENT DE LA DOCTRINE DE LA FORCE DE L'IMAGINATION

Nous voudrions, pour commencer, partir d'un constat, ou plutôt d'un étonnement. D'un double étonnement pour être exact. Malebranche critique violemment Montaigne au chapitre V de la troisième partie du livre II de *De la Recherche de la vérité*¹ et dans l'*Eclaircissement IX*², consacré à la force de l'imagination des auteurs. Pourtant, une lecture attentive de certains chapitres des *Essais* abordant le thème de l'imagination (notamment le chapitre XXI du livre I intitulé « De la force de l'imagination »³) révèle *non seulement* que le philosophe *rationaliste* Malebranche ne tourne pas en dérision les exemples montaigniens du pouvoir de l'imagination, *mais pis*, que Malebranche partage avec Montaigne – auquel il emprunte un nombre considérable d'exemples et d'expressions – une certaine conception de la force de l'imagination. Comment expliquer cela ?

Dans un premier temps, nous voudrions lister et comparer les exemples et les expressions de Montaigne et de Malebranche touchant de près ou de loin⁴ à la force de l'imagination. Pour ne pas nous perdre dans une énumération sans fin, nous nous en tiendrons, pour Montaigne, au chapitre XXI du livre I des *Essais*, pour Malebranche, au livre II de *De la Recherche de la vérité*. Il va toutefois de soi que nous ne nous priverons pas de mobiliser des exemples et des expressions tirés d'autres passages, susceptibles d'éclairer et de soutenir notre propos.

MONTAIGNE, LECTEUR DE MALEBRANCHE

Que Malebranche ait lu et possédé les *Essais* de Montaigne ne fait pas de doute. Outre l'inventaire des œuvres de la bibliothèque de Malebranche que nous possédons et dans lequel figurent les *Essais*, les nombreuses citations, toutes les références que l'oratorien donne des *Essais*, témoignent sinon de son goût pour l'œuvre de Montaigne, du moins de sa lecture et d'une certaine connaissance de la pensée montaignienne.

¹ Malebranche, *De la Recherche de la vérité, Œuvres*, éditées par Geneviève Rodis-Lewis, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 275-284.

² Malebranche, *Eclaircissements sur la Recherche de la vérité (Eclaircissement IX), Œuvres*, éditées par Geneviève Rodis-Lewis, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 892-899.

³ Montaigne, *Les Essais*, édités par P. Villey, Paris, PUF, 1965, éd. coll. « Quadrige », 2004, p. 97-106. Voir également, entre autres, le chapitre XXV du livre II : « De ne contrefaire le malade », *Ibid.*, p. 688-690.

⁴ Car, abstraits de leur contexte théorique, certaines expressions et surtout certains exemples de Malebranche et de Montaigne sembleront d'abord sans rapport avec l'imagination.

En témoigne, premièrement, le titre même du chapitre XXI du livre I des *Essais*, « De la force de l'imagination ». Malebranche, en effet, reprend entièrement à son compte l'expression « force de l'imagination », lorsque, par exemple, fort de deux suppositions, il entreprend d'expliquer, au chapitre VII de la Ière partie du livre II, divers comportements et divers phénomènes en apparence irrationnels, voire « surnaturels »⁵, tels que les monstres, les dérèglements⁶ d'esprit et d'inclinations de la volonté, etc.. Voici en effet ce que le philosophe chrétien écrit, au terme d'une première série d'exemples de générations monstrueuses servant d'éclaircissement et même de preuve des deux suppositions⁷ qu'il a faites : « Il y a bien d'autres exemples de la *force de l'imagination* des mères dans les auteurs »⁸.

Or, parmi ces auteurs, sans nul doute, figure Montaigne. Les XVIe et XVIIe siècles se sont montrés friands de ces collections de cas singuliers que compilateurs et auteurs recueillaient avec une avide curiosité. Le sujet de la force de l'imagination revenait avec une particulière prédilection chez ces vulgarisateurs qui se passaient de main en main leurs collections d'exemples⁹. Mais les multiples recours de Malebranche à des exemples et à des expressions montaigniennes portent à penser que c'est bien dans les *Essais* que le philosophe trouve sa principale source d'inspiration concernant la force de l'imagination.

LA FORCE DE L'IMAGINATION

Soyons tout d'abord attentifs à la manière dont Montaigne qualifie l'action de l'imagination. Dès les premières lignes du chapitre XXI, on lit : « Chacun en [*i. e.* l'imagination] est *hurté*, mais aucuns en sont *renversez*. Son *impression me perse* »¹⁰. Or ce vocabulaire, qui marque extraordinairement bien l'effcience¹¹ d'une imagination si bien unie¹² au corps qu'elle le peut modifier et bouleverser, est aussi celui de Malebranche. Par exemple, énonçant l'une des « causes principales qui augmentent la disposition que nous avons à imiter les autres », l'oratorien écrit : « L'autre cause (...) consiste dans une certaine *impression* que les personnes d'une imagination forte font sur les esprits faibles, et sur les

⁵ Remarquons déjà que si Malebranche et Montaigne diffèrent indéniablement sur ce qu'il convient d'entendre par imagination, raison etc., ils partagent néanmoins le souci de rapporter à la force de l'imagination – et donc celui d'expliquer rationnellement (ou du moins naturellement) – certains phénomènes jugés jusque là miraculeux ou démoniaques. Pour Montaigne, voir, par exemple, le chapitre XXX du livre II des *Essais* : « D'un enfant monstrueux » (*Les Essais*, p. 712-713).

⁶ On trouve déjà cette expression sous la plume de Montaigne, mais avec un tout autre sens. Voir *ibidem*, p.459-450 : « Luy [*i. e.* l'homme] seul, de tous les animaux, <a> cette liberté de l'imagination et ce deresglement de pensées ».

⁷ Il s'agit de la « communication qui est entre le cerveau de la mère et celui de son enfant » et de la « communication qui est entre notre cerveau et les parties de notre corps, laquelle nous porte à l'imitation et à la compassion » (*De la Recherche de la vérité*, p. 174-177).

⁸ *Ibidem*, p. 180. C'est nous qui soulignons.

⁹ Voir l'introduction au chapitre XXI du livre I par P. Villey.

¹⁰ *Les Essais*, p. 97. C'est nous qui soulignons.

¹¹ Voir également *ibidem*, p. 98 : « Et celui qu'on debandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschafaut du seul *coup de son imagination*. Nous *tressuons*, nous *tremblons*, nous *pallissons* et *rongissons* aux *secousses de nos imaginations* et *renversez* dans la plume sentons nostre corps *agité à leur bransle*, quelques-fois jusques à en expirer ». C'est nous qui soulignons.

¹² Voir *ibidem*, p. 104 : « Tout cecy se peut raporter à l'estroite cousture de l'esprit et du corps s'entre-communiquants leurs fortunes ». Voir également, plus bas, la note 17.

cerveaux tendres et délicats »¹³. Malebranche, comme Montaigne, dote l'imagination d'un pouvoir *littéralement* impressionnant¹⁴, c'est-à-dire capable de modifier la substance corporelle d'un individu, et qu'il considère, lui aussi, que ce pouvoir peut se communiquer d'un individu à un autre. Montaigne évoque en effet ce pouvoir communicatif de l'imagination, quelques lignes seulement après avoir souligné la force impressionnante de l'imagination : « La veue des angoisses d'autruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers »¹⁵. Un peu plus loin, Montaigne écrit encore : « C'est autre chose que l'imagination agisse quelque fois, non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autruy. Et tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se voit en la peste, en la verolle et au mal des yeux, qui se chargent de l'un à l'autre ; pareillement l'imagination esbranlée avecques vehemence, eslance des traits, qui puissent offencer l'object estrangier. »¹⁶

Ce double aspect de la force de l'imagination, *impressionnante et communicative*, donne une cohérence à l'ensemble des exemples du chapitre XXI du livre I des *Essais* et ceux du livre II de *De la Recherche de la vérité*. En effet, fort de quelques remarques générales sur la force de l'imagination, Montaigne – comme plus tard Malebranche – en vient à énumérer plusieurs exemples caractéristiques *soit* du pouvoir impressionnant de l'imagination « individuelle », *soit* de cette capacité qu'ont certains individus à modifier le corps mais aussi l'esprit des autres et ce, par la seule puissance de leur imagination¹⁷.

Sur le pouvoir impressionnant de l'imagination « individuelle » on trouve¹⁸ les exemples suivants : l'homme dont l'imagination a une force telle qu'elle provoque en lui non seulement des fièvres mais aussi la mort¹⁹ ; celui qui, tout entier appliqué à un genre d'étude, ne peut plus

¹³ *De la Recherche de la vérité*, p. 245. C'est nous qui soulignons.

¹⁴ Ce dont rend admirablement compte l'analogie entre le mécanisme de la gravure et celui de l'imagination établie par le philosophe chrétien au chapitre I de la I^{ère} partie du livre II de *De la Recherche de la vérité*. Voir *ibidem*, p. 145-146 : « Puis donc que l'imagination ne consiste que dans la force qu'a l'âme de se former des images des objets, en les imprimant pour ainsi dire dans les fibres de son cerveau ; plus les vestiges des esprits animaux, qui sont les traits de ces images, seront grands et distincts, plus l'âme imaginera fortement et distinctement ces objets. Or de même que la largeur, la profondeur, et la netteté des traits de quelque gravure dépend de la force dont le burin agit, et de l'obéissance que rend le cuivre ; ainsi la profondeur, et la netteté des vestiges de l'imagination dépend de la force des esprits animaux, et de la constitution des fibres du cerveau. »

¹⁵ *Les Essais*, p. 97.

¹⁶ *Ibidem*, p. 104-105. On sera par ailleurs sensible au vocabulaire employé ici par Montaigne, vocabulaire que Malebranche reprendra entièrement à son compte : le pouvoir communicatif de l'imagination doit être pensé sur le modèle « médical » de la *contagion*, de l'*épidémie*.

¹⁷ Pour Montaigne comme pour Malebranche, tous ces effets de la force de l'imagination nous sont communs avec les bêtes. Pour Montaigne, voir *ibidem*, p. 104 : « Les bestes mesmes se voyent comme nous subjectes à la force de l'imagination ». Pour Malebranche, voir *De la Recherche de la vérité*, p. 155 : « Or il faut bien remarquer, que tout cela ne se fait que par machine, je veux dire, que tous les différents mouvements de ces nerfs dans toutes les passions différentes n'arrivent point par le commandement de la volonté, mais se font au contraire sans ses ordres, et même contre ses ordres : de sorte qu'un corps sans âme disposé comme celui d'un homme sain, serait capable de tous les mouvements qui accompagnent nos passions. Ainsi les bêtes même en peuvent avoir de semblables quand elles ne seraient que de pures machines. »

¹⁸ Encore une fois, afin d'éviter d'inutiles répétitions, lorsque cela était possible et n'ôtait rien à la pertinence de notre comparaison, nous avons opté pour un classement « générique » des exemples montaigniens et malebranchiens.

¹⁹ Voir *Les Essais*, p. 98 (quatre allusions) ; p. 104.

rien imaginer que par ce biais (jusqu'à devenir « fol par sagesse » dans le cas de Gallus Vibius qui « banda (...) son ame à comprendre l'essence et les mouvemens de la folie »²⁰) ; l'adolescent qui « assouvit en songe ses amoureux désirs »²¹ ; Cyppus, Roy d'Italie, qui, « pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuit des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination »²² ; et généralement ceux qu'une passion, qu'une pensée obsédante « métamorphose », jusqu'à donner la voix au muet²³ ; jusqu'à la transsexualité²⁴ ; jusqu'aux cicatrices du Roy Dagobert et jusqu'aux stigmates de Saint François²⁵ ; jusqu'à la lévitation, jusqu'à l'extase, jusqu'à l'apnée, jusqu'à l'inconscience ou apathie²⁶ ; jusqu'à l'impuissance²⁷ qui n'est en réalité due qu'à l'« apprehension » et à la crainte...²⁸

Sur la capacité qu'ont certains individus à modifier le corps et l'esprit des autres par la seule puissance de leur imagination on trouve les exemples suivants : celui qui, toussant continuellement, finit par irriter notre « poulmon » et notre gosier²⁹ ; le malade qui, à la vue de la « frescheur », de l'« allegresse », de la « vigueur », en résumé, de l'« estat florissant » d'un visage, recouvre la santé (et inversement, l'homme sain qui, à la vue d'un malade, perdrait la santé)³⁰ ; et généralement celui qui, imitant autrui, en emprunte les commodités ou incommodités ; celui qu'une âme « molle »³¹ engage en la créance de faits miraculeux ou extraordinaires³² (tel le « nouement de l'aiguillette ») ayant ou non des effets corporels directs³³ ; « certaines femmes en Scythie » capables de tuer du seul regard³⁴ ; les tortues et autruches capables de

²⁰ *Ibidem*, p. 98.

²¹ Il s'agit donc d'un cas de « pollution nocturne » (*ibidem*)

²² *Ibidem*.

²³ *Ibidem*.

²⁴ *Ibidem*, p. 98-99 (trois allusions).

²⁵ *Ibidem*, p. 99.

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ *Ibidem*, p. 99-100. Voir également, plus bas, la note 33.

²⁸ *Ibidem*, p. 99. Voir également p. 100 ; p. 101 ; p. 101-102.

²⁹ *Ibidem*, p. 97.

³⁰ *Ibidem*, p. 98.

³¹ Cette « mollesse » de l'âme, qu'on retrouve également chez Malebranche, explique donc que certains individus soient davantage sujets à la force de l'imagination que d'autres.

³² *Ibidem*, p. 99. Montaigne écrit : « Il est vray semblable que le principal credit des miracles, des visions, des enchantemens et de tels effets extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas ».

³³ Notons que l'exemple du « nouement de l'aiguillette » a cet avantage d'intégrer la double dimension de la force de l'imagination et donc de nous fournir quelques renseignements – quoique imprécis – sur le mécanisme de communication imaginative selon Montaigne : une âme « molle » tombe en la créance de ce maléfice qu'est le « nouement de l'aiguillette » – et qui consiste à prendre la verge d'un loup nouvellement tué, à aller à la porte de celui qu'on veut lier et à l'appeler par son nom afin que, aussitôt qu'il aura répondu, on lie la verge avec un lacet de fil blanc et que le mari soit ainsi aussi impuissant qu'un châtré, à l'acte de Vénus – inventé par quelque imagination forte (= *capacité qu'ont certains individus à modifier le corps et l'esprit des autres par la seule puissance de leur imagination*), laquelle (créance) finit par provoquer chez celui qu'elle obsède l'impuissance (= *pouvoir impressionnant de l'imagination « individuelle »*). Ce passage des *Essais* est en outre l'occasion pour Montaigne d'envisager un usage *positif* de la force de l'imagination puisque, de lui-même ou par l'artifice d'autrui, l'homme est dit capable de « contre-pipper » sa fantaisie. Voir *ibidem*, p. 100-104.

³⁴ *Ibidem*, p. 105.

couver « leurs œufs de la seule veüe »³⁵ ; les sorciers aux « yeux offensifs et nuisans »³⁶ ; la femme ayant accouché d'un enfant noir *parce qu'un portrait de Maure se trouvait auprès de son lit*³⁷ ; la femme ayant accouché d'une fille « toute velue et herissée » « à cause d'un' image de Saint Jean Baptiste pendue en son lit »³⁸ ; et généralement les femmes envoyant « aux corps des enfans qu'elles portent au ventre des marques de leurs fantasies »³⁹ ; les « brebis de Jacob, et les perdris et les lievres, que la neige blanchit aux montaignes »⁴⁰ ; le chat qui, du seul regard, fit choir un « oyseau » du haut de son arbre⁴¹ ; le « fauconnier qui, arrestant obstinément sa veüe contre un milan en l'air, gageoit de la seule force de sa veüe le ramener contre-bas : et le faisoit »⁴² ; et généralement ceux (hommes et bêtes) dont la force de l'imagination est telle qu'elle peut modifier le corps et l'esprit des autres.

Sous la plume de Malebranche on peut lire les exemples suivants, à *propos du pouvoir impressionnant de l'imagination « individuelle »* : celui dont le corps et l'esprit – et donc l'imagination – sont modifiés par certaines causes physiques⁴³ ; celui dont le corps et l'esprit – et donc l'imagination – sont modifiés par certaines causes morales, telles que sa condition, son emploi, ses liaisons... mais aussi ses passions, ses inclinations, ses qualités, ses études, ses charges, sa communauté... en bref, sa manière de vivre⁴⁴.

Tout ceci vaut pour l'homme fait comme pour l'enfant dans le sein de sa mère – puisque, « quoique <son> âme soit séparée de celle de <sa> mère, <son> corps n'étant point détaché du sien », il est raisonnable de penser qu'il a « les mêmes sentiments et les mêmes passions, en un mot toutes les mêmes pensées qui s'excitent dans l'âme à l'occasion des mouvements qui se produisent dans le corps »⁴⁵.

³⁵ *Ibidem.*

³⁶ *Ibidem.*

³⁷ *Ibidem.*

³⁸ *Ibidem.*

³⁹ *Ibidem.*

⁴⁰ *Ibidem.*

⁴¹ *Ibidem.* On notera que Montaigne envisage également qu'il puisse s'agir ici d'un cas de *pouvoir impressionnant de l'imagination « individuelle »*. Voir : « ... ou ennyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. »

⁴² *Ibidem.*

⁴³ Il s'agit de tous les changements auxquels sont sujets les esprits animaux et les fibres du cerveau et que causent, par exemple : *pour les esprits animaux*, le chyle, le vin, l'air que l'on respire, les nerfs... ; *pour les fibres du cerveau* : les différents âges. Voir *De la Recherche de la vérité*, p. 147-155 ; p. 171-172. Pour un éclaircissement de tous ces points, voir, plus bas, « Explication occasionnaliste et mécaniste de la *communication contagieuse des imaginations fortes* ». En outre, sur cette réciprocité des modalités âme/corps et sur la définition duelle de l'imagination malebranchienne – absentes (ou du moins laissées dans l'ombre) chez Montaigne –, voir également, « *Idem* ».

⁴⁴ Voir *ibidem*, p. 206-207 ; p. 209 ; p. 210. En outre, sur la critique des *personnes d'étude* – sur laquelle nous n'avons malheureusement pas le temps de nous attarder – jugées paradoxalement par Malebranche « les plus sujettes à l'erreur », voir *ibidem.*, p. 206 et suivantes. Par ailleurs, mêmes remarques que précédemment (note 43).

⁴⁵ *Ibidem* p. 174.

Sur le pouvoir impressionnant de l'imagination de la mère sur le corps et sur l'esprit de son enfant⁴⁶, on trouve les exemples suivants : une mère qui, « fort effrayée à la vue d'un chat, engendre un enfant, que l'horreur surprend toutes les fois que cet animal se présente à lui »⁴⁷ – et généralement tous ceux « qui ne peuvent souffrir la vue d'un rat, d'une souris, (...) d'une grenouille, et principalement des animaux qui rampent comme les serpents et les couleuvres ; et qui ne connaissent point d'autres causes de ces aversions extraordinaires, que la peur que leurs mères ont eues de ces divers animaux pendant leur grossesse »⁴⁸ ; un jeune homme « né fou, et dont le corps était rompu dans les mêmes endroits, dans lesquels on rompt les criminels » et ce, *parce que* « sa mère ayant su qu'on allait rompre un criminel, l'alla voir exécuter » et fut fort ébranlée par ce spectacle⁴⁹ ; une femme qui, « ayant considéré avec trop d'application le tableau de saint Pie, (...) accoucha d'un enfant qui ressemblait parfaitement à la représentation de ce saint »⁵⁰ ; des femmes engendrant des enfants en forme des fruits (pommes, poires, grappes de raisin, etc.) dont elles ont souhaité de manger pendant leur grossesse⁵¹ ; Marie Stuart qui, effrayée à la vue du meurtre de son secrétaire, engendra un fils (le roi Jacques d'Angleterre) qui « demeura toute sa vie sans pouvoir regarder une épée nue »⁵² ; et généralement des enfants monstrueux et/ou dont l'esprit est déréglé en raison de « la communication qui est entre le cerveau de la mère et celui de son enfant ».

Sur la capacité qu'ont certains individus à modifier le corps et l'esprit des autres par la seule puissance de leur imagination⁵³, on trouve les exemples suivants : celui dont le corps et l'esprit – et donc l'imagination – sont modifiés par certaines causes morales, telles que : sa condition, son emploi, ses liaisons... mais aussi ses passions, ses inclinations, ses qualités, ses études, ses charges, sa communauté... en bref, sa manière de vivre⁵⁴ ; celui qui ressent quelque douleur « dans les parties de <son> corps qui répondent à celles <qu'il> voit blesser dans un autre » – et généralement l'exemple de celui qui, à la vue des maux ou des biens d'autrui, *compatit* (dans le corps et dans l'esprit) –⁵⁵ ; enfin, de façon générale, ceux qui, ayant une *imagination forte*⁵⁶, persuadent les autres par « l'air de leur visage, le ton de leur voix, et le tour

⁴⁶ Certains de ces exemples peuvent également illustrer *la capacité qu'ont certains individus à modifier le corps et l'esprit des autres par la seule puissance de leur imagination*.

⁴⁷ *Ibidem*.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 185.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 178.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 179.

⁵¹ *Ibidem*, p. 180. Ce passage est par ailleurs l'occasion pour Malebranche d'envisager un usage *positif* de la communication de l'imagination des mères aux enfants, pour la propagation de l'espèce notamment. Voir *ibidem*, p. 181-183.

⁵² *Ibidem*, p. 184-185.

⁵³ Voir, plus haut, la note 46.

⁵⁴ Voir, plus haut, la note 44.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 176-177. En outre, pour un éclaircissement de tous ces points qui supposent qu'il existe une « communication (...) entre notre cerveau et les parties de notre corps, laquelle nous porte à l'imitation et à la compassion », voir, plus bas, « Explication occasionnaliste et mécaniste de la *communication contagieuse des imaginations fortes* ».

⁵⁶ Sur la définition malebranchienne de l'imagination forte, voir *ibidem*, p. 245 : « J'entends par imagination forte et vigoureuse cette constitution du cerveau, qui le rend capable de vestiges et de traces extrêmement profondes, et qui remplissent tellement la capacité de l'âme, qu'elles l'empêchent d'apporter quelque attention à d'autres choses, qu'à celles que ces images représentent ». Par ailleurs, pour quelques éclaircissements sur le

de leurs paroles »⁵⁷ et leur font donc former les mêmes jugements qu'ils font de même qu'ils les font entrer dans les mêmes passions dont ils sont agités.

Que retenir de cette confrontation des exemples et des expressions de Montaigne et de Malebranche touchant à la force de l'imagination ? *Premièrement*, que loin donc de tourner en dérision les exemples de Montaigne, le philosophe *rationaliste* Malebranche s'en inspire et les reprend pour partie à son compte. *Deuxièmement*, qu'il va même jusqu'à partager avec l'auteur des *Essais* une certaine conception des pouvoirs de l'imagination servant notamment à limiter le champ du surnaturel et du miraculeux et donc à étendre celui du naturel et du rationnel. En effet, capable d'« impressionner » le corps de l'individu auquel elle est unie, mais aussi de se « communiquer » – telle une « maladie contagieuse », une « épidémie » – au corps et à l'esprit d'autrui, la « force » de l'imagination montaignienne *et* malebranchienne rend compte de plusieurs phénomènes jugés jusque-là irrationnels voire démoniaques. Ainsi les monstres, les phobies, toutes les « bizarreries » physiques et/ou psychologiques sont-ils à mettre sur le compte de ces effets « pervers » du pouvoir de l'imagination. Ce ne sont donc pas des signes de quelque volonté ou intelligence extraordinaire mais des phénomènes purement naturels à « rapporter à l'estroite cousture de l'esprit et du corps s'entre-communiquants leurs fortunes. »

Mais c'est justement sur ce point qu'on constate une différence majeure entre Montaigne et Malebranche. Dans l'œuvre de Montaigne, en effet, où l'imagination n'est jamais définie précisément, on comprend mal comment il se peut qu'une imagination – dont on ignore d'ailleurs la genèse – modifie un corps et comment, concrètement, elle se peut communiquer d'un individu à un autre. Dans l'œuvre de Malebranche, au contraire, pour qui il est urgent de distinguer, dans l'imagination, ce qui revient au corps et ce qui revient à l'esprit, on trouve une définition de l'imagination qui non seulement rend possible les phénomènes psychosomatiques mais qui permet également :

- d'expliquer que certaines causes physiques puissent modifier la manière de penser et donc la manière d'imaginer de certains individus – jusqu'à définir autant de caractères qu'il y a de différents rapports entre les différents esprits animaux et les différentes fibres du cerveau des différents hommes – ;
- de rendre compte du mécanisme (corporel !) de communication contagieuse des imaginations (fortes) ;
- et donc de mettre en garde contre le pouvoir possiblement « erratique » de l'imagination, ou au contraire d'utiliser certains de ses effets.

La critique de Montaigne, que l'on trouve au chapitre V de la troisième partie du livre II de *De la Recherche de la vérité*, est bien connue. Mais, lorsque l'on confronte les exemples et les expressions de l'un et de l'autre philosophes touchant à la force de l'imagination, il apparaît que le but de Malebranche est sans doute moins de ruiner la doctrine montaignienne de la force de l'imagination que de la rendre intelligible, c'est-à-dire de rendre raison de ce qui, chez Montaigne, n'est qu'affirmé, sans autre explication.

De Montaigne à Malebranche on passerait donc moins d'une thèse sur la force de l'imagination, jugée ridicule, à son abandon que d'une thèse sur la force de l'imagination

mécanisme de sa communication *presque nécessairement* contagieuse (Ibidem, p. 250 : « Que ceux qui ont l'imagination forte persuadent facilement »), voir « idem ».

⁵⁷ *Ibidem*, p. 250 par exemple.

pertinente mais infondée à son approfondissement, c'est-à-dire à sa « rationalisation » et à sa « mécanisation ».

EXPLICATION OCCASIONNALISTE ET MECANISTE DE LA CONTAMINATION CONTAGIEUSE DES IMAGINATIONS FORTES

Pour comprendre le mécanisme malebranchien de communication contagieuse des imaginations fortes, il faut partir de la définition de l'imagination qui ouvre le livre II de *De la Recherche de la vérité*. Qu'est-ce que l'imagination ? C'est « la puissance qu'a l'âme de se former des images des objets, en produisant du changement dans les fibres de cette partie du cerveau, que l'on peut appeler partie *principale*, parce qu'elle répond à toutes les parties de notre corps, et que c'est le lieu où notre âme réside immédiatement, s'il est permis de parler ainsi »⁵⁸, écrit l'oratorien.

Or, si nous laissons de côté pour le moment certains éléments pourtant constitutifs de cette définition (notamment la référence à la physiologie malebranchienne), que ressort-il de cette dernière sinon que, comme nous l'esquissions, il est deux composantes à considérer en l'imagination, à savoir une composante spirituelle, la puissance de l'âme de se former des images, c'est-à-dire une pensée, et une composante matérielle, le changement dans les fibres du cerveau. Que ressort-il de cette définition sinon que l'imagination malebranchienne apparaît comme la faculté témoignant le mieux de l'union de l'âme et du corps en l'homme ? Quelles différences alors avec Montaigne ? Au moins deux.

Premièrement, ce que l'auteur des *Essais* n'avancait qu'aveuglement, à savoir que « tout cecy [*i. e.* les effets de l'imagination] se peut rapporter à l'estroite cousture de l'esprit et du corps s'entre-communiquants leurs fortunes », en passant sous silence les modalités concrètes d'une telle réciprocité dont on saisit d'ailleurs mal la possibilité (comment une pensée peut-elle avoir quelque effet sur le corps ?), est ici rapporté à la nature même de l'imagination qui, spirituelle et corporelle, a donc un rapport immédiat, direct, avec le corps auquel elle est unie. Concrètement, si, pour Malebranche, l'imagination est capable de modifier la substance corporelle, c'est parce qu'elle est elle-même un corps. Reste, certes, à connaître la nature des liens qui unissent ce corps qu'est l'imagination avec son autre composante, la pensée. Ceci, c'est la doctrine malebranchienne dite de l'occasionnalisme qui va l'expliquer. Ce sera notre *second point*.

Pour Malebranche en effet, l'âme et le corps étant *réellement* distincts, ces deux substances ne sauraient agir l'une sur l'autre. Mais si ni l'âme ni le corps n'agissent réellement l'un sur l'autre⁵⁹, comment rendre compte de ce dont personne ne saurait néanmoins douter, à savoir qu'il existe une certaine réciprocité entre ce qui se passe dans mon corps et ce qui se passe dans mon âme ? Pour l'expliquer, Malebranche pose une thèse radicale, qu'on nomme occasionnalisme et qui réforme entièrement le concept de causalité, à savoir que c'est Dieu – la seule cause réelle selon l'oratorien – qui produit dans l'âme certaines pensées et/ou passions à l'occasion de traces et/ou de mouvements corporels et, réciproquement, certains mouvements du corps à l'occasion de certaines pensées. Posée dans

⁵⁸ *Ibidem*, p. 144.

⁵⁹ Un corps ne se peut remuer seul ni, par conséquent, communiquer une force qu'il n'a pas à un autre corps qu'il rencontrerait. De la même façon, un esprit ne peut être sa propre lumière ni l'auteur de ses passions ni, par conséquent, éclairer son prochain ni produire en lui quelque sensation.

l'important chapitre trois de la deuxième partie du livre six de *De la Recherche de la vérité*, elle se résumerait volontiers comme suit : toute action véritable est nécessairement action de Dieu. Cette action de Dieu est réglée par des lois (*puisque l'action d'une cause générale ne peut être particulière sans se démentir*⁶⁰) qui, quoique arbitraires et contingentes, sont immuables (parce qu'arrêtées par la volonté divine). Ainsi Dieu agit en vertu de lois, et l'homme ou les choses, inefficaces en eux-mêmes, ne possèdent que la faculté de déterminer cette causalité à s'exercer d'une manière ou d'une autre. Dans la *nature* par exemple (puisque'il existe également des lois générales dans l'ordre « surnaturel » de la *grâce*), on dénombre trois lois générales et trois causes occasionnelles, c'est-à-dire, encore une fois, « trois occasions » pour les créatures de déterminer l'« efficace » de Dieu, à savoir : *les lois générales de la communication des mouvements* (leur cause occasionnelle est *le choc des corps*) ; *les lois générales de l'union de l'âme avec le corps* (leur cause occasionnelle est la « réciprocation » des modalités âme/corps) ; *les lois générales de l'union de l'âme avec la sagesse éternelle ou raison* (leur cause occasionnelle est *l'attention*). Nous pourrions illustrer chacune de ces lois ainsi :

1. Lorsqu'un corps heurte un autre corps, il ne lui communique pas directement un mouvement, mais ce choc est l'occasion pour Dieu de déterminer le mouvement des corps résultant du choc⁶¹.

2. Certaines traces du cerveau (dont l'une des parties « loge » l'âme – Malebranche est fidèle en cela, *du moins en partie*, à la théorie cartésienne de l'union de l'âme et du corps –) déterminent l'âme à certaines pensées et certains mouvements des esprits animaux, qui sont « le résultat d'une sorte de distillation du sang dans le cœur », la déterminent à des passions. Inversement, certaines pensées déterminent les mouvements du corps. *L'impact d'un objet sur le corps (cf. les lois générales de la communication des mouvements (dont la cause occasionnelle est le choc des corps)) entraîne un ébranlement des « petits filets » (les nerfs) qui relie le cerveau au reste du corps. A l'intérieur de ces petits filets circulent des « esprits animaux », c'est-à-dire des particules matérielles extrêmement petites et rapides. Les secousses des filets et les mouvements des esprits qui en débouchent modifient la conformation du cerveau, qui est composé de « fibres » malléables susceptibles de se configurer de diverses façons et de conserver diverses traces qui se gravent dans cette matière cérébrale, en fonction des divers ébranlements et des divers flux d'esprits qu'elle reçoit. A une série ébranlement/flux d'esprits/configuration cérébrale donnée correspond ainsi, dans l'âme ou l'esprit cette fois, une sensation particulière par exemple*⁶².

3. L'attention, ou le pouvoir qu'a l'homme d'orienter, autant que faire se peut, son esprit vers la lumière divine et ainsi d'écouter sa raison plutôt qu'autre chose est l'acte intellectuel (la cause occasionnelle) qui permet de laisser les idées éclairer l'esprit⁶³.

⁶⁰ Voir également le *principe* malebranchien de la *simplicité des voies* de Dieu selon lequel l'ordre des perfections de Dieu, qui est son inviolable loi, implique la simplicité des voies, c'est-à-dire le gouvernement du monde par le moins de lois particulières possibles, mais par des lois constantes, fécondes et donnant le maximum d'effets avec le minimum d'action.

⁶¹ Pour une pleine et entière intelligibilité du propos malebranchien, voir la physique et la mécanique de Malebranche, notamment donc, les derniers *Eclaircissements sur la Recherche de la vérité*.

⁶² Voir Denis Moreau, *Malebranche*, Paris, Vrin, 2004.

⁶³ Voir la thèse malebranchienne de la « vision en Dieu » : nous rappelons que, pour Malebranche, et contrairement à Descartes ou encore à Arnauld, l'homme « ne dispose pas d'un pouvoir de connaître qui lui <soit> réellement propre ». C'est pourquoi, en outre, chez l'oratorien, la perception ne saurait être identifiée à

Avec sa définition duelle de l'imagination et avec l'occasionnalisme, Malebranche, à la différence de Montaigne, non seulement fait la genèse de l'imagination – l'imagination, comme la sensation dont elle procède⁶⁴, vient du corps⁶⁵ – mais encore rend raison de cette capacité qu'a l'âme de modifier le corps et, inversement, de cette capacité du corps de modifier l'âme, conformément aux lois générales de l'union de l'âme avec le corps voulues par notre Créateur.

Si l'on saisit mieux maintenant comment l'imagination malebranchienne, spirituelle *et* corporelle, peut modifier un corps, reste à comprendre comment elle se peut communiquer d'un individu à un autre. Car n'étant pas moi et ne composant donc pas avec moi un même corps, comment autrui pourrait-il être modifié par mon imagination? Pour répondre à cette question, deux choses sont à considérer.

Tout d'abord, il faut se représenter l'univers qui est celui de Malebranche, à savoir un univers *plein*. En effet, comme Descartes avant lui, l'oratorien considère que le monde est plein d'une *matière* invisible, fort *subtile* et en continuelle agitation. Or cette *matière subtile* – qui explique un nombre considérable de propriétés et de phénomènes naturels attribués jusque-là à quelques formes substantielles occultes⁶⁶ – rend également possible la communication imaginative. En effet, si l'on joint à cette considération physique notre connaissance des lois générales de la communication des mouvements, la difficulté s'évanouit. Car qu'est-ce que se communiquer pour une imagination sinon modifier le corps – mais aussi l'esprit (cf. les lois générales de l'union de l'âme et du corps) – d'autrui *par l'intermédiaire de ce corps qu'est la matière subtile environnante*. Dans la mesure où il y a toujours quelque élément matériel entre deux ou plusieurs individus eux-mêmes (en tout cas pour partie) matériels, nulle difficulté donc pour envisager qu'une communication des imaginations ait lieu.

Pourtant, cela ne rend pas compte de cette propension, exagérément soulignée par nos exemples, qu'ont les hommes à *s'imiter* les uns les autres, c'est-à-dire non seulement à être modifiés par leurs semblables mais aussi à être modifiés *semblablement* (au point de former les mêmes jugements et d'entrer dans les mêmes passions). Qu'est-ce qui explique cette communication *contagieuse* des imaginations ?

Pour résoudre cette difficulté, il faut supposer – et Malebranche le suppose et le prouve par des exemples – qu'il existe une « communication (...) entre notre cerveau et les parties

l'idée. Bien au contraire, Malebranche « désolidarise entièrement le plan psychologique (la perception entendue comme modification de l'âme) du plan gnoséologique (ayant trait à la connaissance) et métaphysique (l'idée, comme archétype ou modèle des choses dans l'entendement divin) ». D'où cette formule de l'auteur de *De la Recherche de la vérité* : « nous voyons tout en Dieu ». C'est qu'en ayant leur lieu d'existence réelle dans la Raison universelle et divine, les idées des choses doivent être consultées en Dieu même. Voir Frédéric de Buzon, *Nicolas Malebranche La Recherche de la vérité De l'imagination (2^e et 3^e parties)*, Paris, Folioplus, 2006.

⁶⁴ Voir *De la Recherche de la vérité*, p. 142 et suivantes.

⁶⁵ Et ce donc, même lorsqu'elle est « créatrice », c'est-à-dire *reproduit* ou *compose* de façon originale certaines données.

⁶⁶ Sur ce point, sur lequel nous n'avons malheureusement pas le temps de nous attarder, voir, par exemple, le livre VI de *De la Recherche de la vérité* sur la méthode, notamment la seconde partie, mais aussi les derniers *Eclaircissements sur la Recherche de la vérité*.

de notre corps, laquelle nous porte à l'imitation et à la compassion »⁶⁷. Il est donc raisonnable de penser que Dieu, qui nous a tous faits les uns pour les autres, a uni les hommes par des liens naturels qui « consistent dans une certaine disposition du cerveau qu'ont tous les hommes, pour imiter quelques-uns de ceux avec lesquels ils conversent, pour former les mêmes jugements qu'ils font, et pour entrer dans les mêmes passions dont ils sont agités »⁶⁸. Ainsi, « se <ressemblant> et par le corps et par l'esprit »⁶⁹, c'est naturellement et même *mécaniquement* que les hommes seront portés à s'imiter. Car, si l'on joint à cette disposition naturelle à l'imitation et à la compassion le fait, précédemment souligné, que se communiquer, pour une imagination, c'est modifier le corps – mais aussi l'esprit – d'autrui *par l'intermédiaire de ce corps qu'est la matière subtile environnante*, et si l'on prend en compte cette donnée importante de la physiologie malebranchienne, à savoir « que le même nerf, qui répand quelques rameaux dans le cœur, et dans les autres parties intérieures, communique aussi quelques-unes de ses branches aux yeux, à la bouche, et aux autres parties du visage. De sorte qu'il ne peut s'élever aucune passion au dedans, qui ne paraisse au dehors »⁷⁰, on obtient un schéma parfaitement *mécanique* de la communication *contagieuse* des imaginations. On pourrait l'illustrer de la façon suivante :

- un père passionné par le piano⁷¹ converse avec son fils autour d'un verre...
- la prise d'alcool modifie la substance corporelle du père (cf lois générales de la communication des mouvements) et donc son esprit (cf. lois générales de l'union de l'âme et du corps)
- son âme imagine dès lors *vivement* certaines choses (le dernier concert auquel il a assisté par exemple⁷²) qui, en retour (cf. les lois générales de l'union de l'âme et du corps), modifient *non seulement* la configuration intérieure de son corps *mais aussi* sa figure (cf. la physiologie malebranchienne)
- la gestuelle, le ton de la voix, l'air⁷³ (au sens d'allure) etc. d'homme passionné du père frappent (cf. la physique malebranchienne⁷⁴) et modifient le corps (cf. les lois

⁶⁷ Voir *ibidem*, p. 175 et suivantes.

⁶⁸ *Ibidem* p. 244. Ainsi, « non seulement les esprits animaux se portent naturellement dans les parties de notre corps pour faire les mêmes actions, et les mêmes mouvements que nous voyons faire aux autres ; mais encore pour recevoir en quelque manière leurs blessures, et pour prendre part à leurs misères. ». Voir *Ibidem*, p.175-176.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 175.

⁷⁰ *Ibidem*, p. 156.

⁷¹ Sur la genèse, spirituelle *et* corporelle, de la passion selon Malebranche et sur son mécanisme, voir, par exemple, *ibidem*, p. 500 et suiv.

⁷² Voir, plus haut, les notes 64 et 65. En outre, sur ce qui explique la formation de certaines images plutôt que d'autres ainsi que leur vivacité, voir, plus haut, les causes physiques *et* les causes morales des changements qui arrivent à l'imagination des hommes.

⁷³ Montaigne fait déjà mention de cette « trahison » de notre corps. Plaidant la cause du pénis dont on condamne trop souvent « l'indocile liberté », l'auteur des *Essais* écrivait en effet : « Car je vous donne à penser, s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne l'exerce contre nostre volonté. Elles ont chacune des passions propres, qui les esveillent et endorment, sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvemens forcez de nostre visage les pensées que nous tenions secrettes, et nous trahissent aus assistans ». Voir *Les Essais*, p. 102.

⁷⁴ Pour la pleine et entière intelligibilité de ce mécanisme de communication *contagieuse* des imaginations, voir également l'optique de Malebranche, c'est-à-dire, encore une fois, les derniers *Eclaircissements sur la Recherche de la vérité*.

- générales de la communication des mouvements) mais aussi l'esprit (cf. les lois générales de l'union de l'âme et du corps) – et donc l'imagination – du fils ;
- le corps (le mouvement des esprits animaux) mais aussi l'esprit (la passion, c'est-à-dire l'émotion ou affection/ensemble d'affections de l'âme occasionnée(s) par le corps) du fils⁷⁵ imitent ceux du père (cf. disposition du cerveau à l'imitation et à la compassion). Et c'est donc *mécaniquement, naturellement* – « *corporellement* » ! –, c'est-à-dire sans prêter *attention* au propos du père, que le fils se passionne pour le piano⁷⁶ au point de regretter n'avoir pu assister au spectacle de la veille...

Il est nécessaire d'envisager un cas particulier de communication *contagieuse* des imaginations, à savoir celui de la communication *contagieuse* des imaginations *des auteurs*, c'est-à-dire *le cas où l'air passe par l'intermédiaire d'un texte ou d'un livre*⁷⁷. Pour comprendre ce mécanisme particulier, il faut avoir à l'esprit certaines thèses *rhétoriques* que le théoricien, oratorien et ami de Malebranche, Bernard Lamy, expose dans sa *Rhétorique ou L'Art de parler*⁷⁸ par exemple. Dans cet ouvrage, Lamy rappelle en effet que, puisque « le discours n'est qu'une image de nos pensées », « l'on peut exprimer toutes les opérations de notre esprit, et les passions ou affections de notre volonté »⁷⁹. Pour Lamy comme pour Malebranche, le discours, c'est-à-dire bien sûr le ton de la voix mais aussi le choix des noms, des verbes, des figures etc., celui également de leur agencement dans la phrase, en bref, le style d'un auteur, rend compte non seulement de ses pensées (c'est-à-dire de ses idées – que l'on espère claires et distinctes – et du rapport⁸⁰ que ce dernier peut établir entre elles afin de découvrir quelque vérité) mais également de ses diverses inclinations, de ses passions, de son tempérament, des mouvements de sa volonté.

Or si, comme précédemment, l'on joint à cette considération cette fois rhétorique la supposition malebranchienne d'une disposition naturelle à l'imitation et à la compassion⁸¹, on obtient à nouveau un schéma parfaitement *mécanique* de la communication *contagieuse* des imaginations *des auteurs*. Nous pourrions l'illustrer de la façon suivante⁸² :

- un père, que la musique passionne, achève la rédaction d'un ouvrage sur Schoenberg ; son fils lit cet ouvrage...
- le style d'écriture du père, c'est-à-dire son choix des noms, des verbes, des tropes, celui de leur agencement dans la phrase etc., expriment les mouvements de sa volonté et donc sa passion pour le compositeur autrichien (cf. thèses rhétoriques de Lamy) ;

⁷⁵ Et sur la force de l'impression des parents sur l'imagination de leurs enfants, voir *De la Recherche de la vérité*, p. 252 et suivantes.

⁷⁶ Malebranche se plaît à rappeler – souvent à l'excès – que « les personnes passionnées nous passionnent ».

⁷⁷ C'est ce mécanisme que Malebranche suppose connu lorsqu'il critique Montaigne au chapitre V de la troisième partie du livre II de *De la Recherche de la vérité*.

⁷⁸ Voir Bernard Lamy, *La Rhétorique ou L'Art de parler*, Paris, Editions Champion, 1998. Voir également le chapitre V de la Ière partie du livre II de *De la Recherche de la vérité* sur les « trois causes de la liaison des idées et des traces ». Voir *De la Recherche de la vérité*, p. 160 et suivantes.

⁷⁹ Voir *La Rhétorique ou L'Art de parler*, p. 147 et suivantes.

⁸⁰ Sur la définition malebranchienne de la vérité comme *rapport*, voir *De la Recherche de la vérité*, p. 625 et suivantes.

⁸¹ Voir également, plus bas, note 84.

⁸² Pour une meilleure compréhension de tout ce passage, se reporter aux notes du schéma précédent.

- son fils lit cet ouvrage et est donc particulièrement *sensible* aux tournures des phrases, aux figures employées⁸³ par son père dont il emprunte par conséquent les mouvements, les passions, etc. (cf. la disposition du cerveau à l'imitation et à la compassion⁸⁴). C'est donc *mécaniquement, naturellement* – c'est-à-dire sans prêter *attention* au propos du père et sans comprendre le sens des mots mais par un langage en quelque sorte « naturel » qui, à la différence du langage institué, n'agit pas sur l'esprit par l'intermédiaire d'un processus d'intellection mais naturellement, c'est-à-dire sans éveiller une signification – que le fils se passionne pour Schönberg, au sujet duquel il n'avait peut-être entendu mot auparavant...

On l'aura compris, la définition duelle de l'imagination et l'occasionnalisme ne permettent pas seulement à Malebranche de rendre raison de ce pouvoir impressionnant de l'imagination « individuelle » ; tous deux expliquent également qu'une communication *contagieuse* des imaginations soit possible, qui ne passe que par le(s) corps, c'est-à-dire qui opère mécaniquement, sans nous et même malgré nous.

On comprend désormais la critique de Montaigne. Car pour l'oratorien – dont il ne faut jamais perdre de vue le projet : interroger la nature de l'esprit humain et les modalités de son fonctionnement en vue d'éviter les multiples erreurs auxquelles il est sujet tant par sa nature que par son union avec le corps –, si l'imagination, en tant que faculté proprement cognitive, apparaît comme l'une des principales causes d'erreur et mérite par conséquent une « place de choix » dans les premiers livres de *De la Recherche de la vérité*⁸⁵, c'est parce qu'elle est - pour partie - corporelle. Qu'il s'agisse en effet des causes physiques ou des causes morales des changements qui arrivent à l'imagination des hommes, qu'il s'agisse également de l'imagination impressionnante *ou* communicative, il suit de cette définition duelle de l'imagination que c'est le plus souvent mécaniquement, et donc involontairement et sans prêter *attention* à ce qu'ils pensent voir avec évidence, que les hommes jugent des choses. D'où le risque d'erreurs et un risque contagieux d'erreurs ! Aussi, en passant sous silence et en laissant dans l'ombre les modalités concrètes du fonctionnement de l'imagination, Montaigne est-il doublement fautif : sa doctrine de la force de l'imagination *n'explique rien* et elle *minore le pouvoir proprement « erratique » de l'imagination*. C'est donc cela – n'avoir pas défini précisément l'imagination ; être resté muet sur son mécanisme – que Malebranche reproche à Montaigne et non d'avoir établi une doctrine « erronée » sur la force de l'imagination. De Montaigne à Malebranche, on assiste donc à un approfondissement de la doctrine de la force de l'imagination et non à son abandon.

⁸³ Qui expriment les passions ! Sur cette thèse de Lamy, voir *La Rhétorique ou L'Art de parler*, p. 211 et suivantes.

⁸⁴ Pour être plus exact, voir également, dans l'ordre, la physique et l'optique de Malebranche, sa physiologie ainsi que les trois causes de la liaison des idées et des traces – et l'occasionnalisme bien sûr –.

⁸⁵ Mais attention ! Cela ne signifie nullement qu'un usage *positif* de la force de l'imagination n'est pas envisagé par Malebranche. Bien au contraire... Sur ce point, voir, par exemple, *De la Recherche de la vérité*, p. 246-247. Voir également (et surtout) les premiers chapitres du livre VI de *De la Recherche de la vérité* sur la méthode. En outre, voir, plus haut, la note 51.

CONCLUSION

Contrairement à ce que l'on serait naturellement tenté de penser, le philosophe *rationaliste* Malebranche non seulement ne tourne pas en dérision les exemples montaigniens du pouvoir de l'imagination mais partage même avec l'auteur des *Essais* une certaine conception de la force de l'imagination. Comment expliquer dès lors que le philosophe chrétien critique si violemment Montaigne au chapitre V de la troisième partie du livre II de *De la Recherche de la vérité* par exemple ? C'est que, par un retournement aussi surprenant qu'efficace, Montaigne, en ignorant les véritables fondements du fonctionnement de l'imagination, vient à illustrer parfaitement la double acception de l'imagination forte⁸⁶ selon Malebranche : son imagination est dérégulée et elle dérègle celle des autres par les prestiges d'une rhétorique aussi sensiblement efficace qu'elle est rationnellement impertinente. N'y a-t-il alors rien à sauver chez Montaigne ? Au contraire. Que la doctrine montaignienne de la force de l'imagination pêche par son imprécision et donc par son inintelligibilité, cela est clair ; qu'il faille la « rejeter » *en tant que telle*, rien n'est en revanche moins vrai. Ce qu'il faut, selon Malebranche, c'est l'approfondir, c'est la « rationaliser », c'est la « mécaniser ». Alors, et alors seulement, nous serons en mesure d'en révéler la puissance explicative ; alors, et alors seulement, nous pourrons espérer nous préserver de la force de l'imagination ou au contraire l'utiliser, tant en morale qu'en science, c'est-à-dire tant pour la conduite de la vie que pour la recherche de la vérité.

⁸⁶ Voir, plus haut, la note 56.

BIBLIOGRAPHIE

Sources anciennes :

MALEBRANCHE, *De la Recherche de la vérité, Œuvres*, éditées par Geneviève Rodis-Lewis, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979.

MONTAIGNE, *Les Essais*, édités par P. Villey, Paris, PUF, 1965, éd. coll. « Quadrige », 2004.